

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 20 DÉCEMBRE 1884.

No. 52

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 5c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE

NOTRE JOURNAL.

À NOS LECTEURS.

Servir pendant une année à des lecteurs qui s'y connaissent, une excellente littérature, variant à chaque semaine, mais en conservant toujours les mêmes attraits, n'est pas chose facile. Le but de notre journal est de délasser l'esprit par des lectures amusantes et d'instruire le lecteur tout en charmant ses loisirs; nous avons voulu introduire dans les familles, douées du goût du vrai et du beau, une littérature saine qui pourrait tout à la fois plaire à la raison, captiver l'esprit et répondre aux aspirations du cœur; nous avons essayé de faire un journal qu'on lirait en famille, au coin du foyer, et qui serait l'ami de la maison.

Avons-nous rempli notre tâche? le journal a-t-il répondu à l'attente de nos lecteurs? Si nous devons nous en rapporter aux marques d'encouragement que nous recevons de partout, au grand nombre d'abonnés qui nous arrivent chaque semaine sans que nous les sollicitions, aux témoignages flatteurs qu'on nous adresse, nous serions porté à croire que le public nous a réservé dans ses affections une place dont nous sommes honorés et qui nous indemnise de nos travaux et de nos peines.

UN BEAU VOLUME DE LITTÉRATURE.

Comme nos abonnés ont dû conserver la file du journal, ils auront à la fin de l'année un magnifique volume d'une littérature choisie qu'on sera bien aise d'avoir dans les familles; même dans vingt ans d'ici on le consultera avec avantage, on le lira avec intérêt.

Ce volume qui renferme une littérature amusante autant que morale, pourra être mis entre les mains des enfants, afin de leur inspirer dès le bas âge, le goût de la lecture qui devra contribuer grandement à développer leur intelligence, en la formant aux choses de l'esprit.

Le jeune garçon, la jeune fille, l'homme mur comme la mère de famille, tous tiendront à conserver ce recueil de littérature sortant des meilleures plumes canadiennes ou françaises. Outre que le lecteur trouvera bien difficilement une compilation d'œuvres littéraires choisies comme celles que nous

nous efforçons de donner toutes les semaines, il fait de plus une excellente spéculation en s'abonnant pour deux piastres par année, à un journal qui, comme le nôtre, publie dans une année au moins trois volumes de beaux feuilletons d'une piastre chaque, et qui de plus donne de magnifiques morceaux détachés pour former plus de trois autres volumes qu'on paierait bon marché à trois piastres chaque. De sorte que pour deux piastres l'abonné se trouve à recevoir pour plus de six piastres pour chaque année d'abonnement.

Le lecteur ne doit pas perdre de vue que des articles de genre comme ceux que nous publions demandent beaucoup plus de soin et de travail et sont plus dispendieux que des articles ordinaires de journaux. La rédaction du *Journal du Dimanche* coûte plus cher que la rédaction d'un journal quotidien. De sorte que le prix de l'abonnement est loin d'être exorbitant. C'est pourquoi il est payable d'avance.

CEUX QUI DISCONTINUENT.

Et s'il y a des abonnés qui n'ont pas l'intention de continuer une seconde année, nous les prions de donner de suite avis de discontinuation, par une carte postale ou par lettre, afin que nous puissions connaître exactement le nombre de nos abonnés qui commenceront une seconde année. Ceux qui n'auront pas payé ne recevront plus le journal.

Mais nous osons nous flatter que nos lecteurs ne nous fausseront pas compagnie et resteront fidèles au journal, eux qui ont été témoins de ses premiers pas dans la vie, eux qui l'ont accueilli avec empressement et qui ont paru suivre son développement avec intérêt, ils continueront, nous avons tout lieu de le croire, de le considérer comme l'ami de la maison, comme un ami dévoué qui s'empresse à venir chaque semaine causer avec eux, chasser leurs ennuis, et dissiper les sombres nuages de la mélancolie qui menacent parfois de nous assiéger.

Le prix de l'abonnement pour l'année ou pour six mois ne revient qu'à 5 cts par semaine. Quel est celui de nos lecteurs ou quelle est celle de nos lectrices qui voudrait se priver de recevoir notre journal pour économiser 5 cts? N'est-ce pas que l'abonnement est de l'argent bien placé? On fait tant de dépenses inutiles, il y a tant d'autres économies mille fois plus à propos qu'on peut faire. Sachons retrancher le superflu qui est bien loin de procurer autant et de si légitimes jouissances que la lecture de notre journal.

D'ailleurs nos lecteurs savent estimer à leur valeur les choses de l'esprit et apprécier la bonne littérature, cette littérature d'un genre original et particulier qu'on ne trouve que dans le *Journal du Dimanche*.

Nous avons pris des arrangements avec des littérateurs distingués de Montréal, de Québec et d'ailleurs, qui, sous des noms d'emprunt, révèlent nos meilleurs écrivains et des plumes les plus finement taillées. Ils continueront de donner chaque

semaine des écrits qui, comme ceux d'aujourd'hui, réuniront l'élégance du style à l'entraînement du récit.

À NOS LECTRICES.

Comme notre journal s'adresse à tous les gens de goût, et plus particulièrement aux lectrices, qui sont la meilleure personnification de ce que le goût a de plus exquis et de plus délicat, nous avons essayé de faire un journal digne de l'esprit féminin, tout en reconnaissant qu'il est bien difficile de plaire à des intelligences d'élite qu'une grande délicatesse rend parfois bien exigeantes.

Nous espérons que toutes nos lectrices voudront bien nous aider à assurer le succès de notre journal, ce qu'elles peuvent faire très facilement en le faisant connaître à leurs amies pour les engager à prendre un abonnement. Comme rien n'est impossible à la femme, chacune de nos lectrices peut, sans trop se donner de troubles, nous faire avoir un abonnement nouveau. Cela est très facile et nous arriverions ainsi à doubler la circulation du journal, ce qui nous permettrait de le rendre encore plus intéressant.

Nos lectrices témoigneront par là leur sympathie; car nous espérons qu'elles doivent porter quelque intérêt au *Journal du Dimanche*, quand ce ne serait que par le fait qu'il a été rédigé pour une bonne moitié par des femmes qui ont montré toute la supériorité de leur talent.

L'idée que nous émettons là nous vient d'une femme même. Une de nos lectrices nous envoyait deux abonnements, il y a quelques semaines et nous disait: "J'ai fait de la propagande pour votre journal. Il me semble que c'eût été du respect humain bien mal placé que de ne pas le faire, rien que parce que ce n'est pas la coutume. Les femmes, selon moi, devraient prendre à cœur le succès de votre journal, comme le triomphe même de leur cause.

"Comme c'est un journal social qui nous intéresse en nous amusant, nous devons chercher à le présenter à nos amies qui ne le connaissent pas encore, afin qu'elles puissent avoir comme nous l'avantage de le lire. On devrait le trouver dans toutes les familles. Sans vanter notre sexe, je dirai que nous lisons plus que les hommes—c'est peut-être aussi parce que nous en avons plus le temps—et nous ne saurions trouver de lecture plus intéressante que votre journal que toutes les femmes devraient patroniser. Ce n'est point par flatterie que je parle ainsi, mais parce que je crois que nous avons intérêt à voir réussir un journal unique en son genre et qui contient des choses qu'on ne trouve pas ailleurs.

"Une de mes amies qui lit assidûment votre journal, me disait que le sexe féminin avait dans le *Journal du Dimanche* un digne organe où plus d'une femme a prouvé que si nous étions le sexe faible, nous n'étions pas le sexe inférieur, sans toutefois prétendre à une supériorité sur celui que la

nature et la providence ont fait le chef de la famille.

“ Eh bien ! monsieur le directeur, je me ferai un devoir de répandre votre journal autant que possible, afin qu'il propage partout l'excellente littérature qu'il contient chaque semaine. ”

Nous demandons pardon à cette lectrice de l'indiscrétion que nous commettons en publiant sa lettre, mais nous sommes certain qu'elle nous pardonnera quand elle saura qu'elle est l'expression d'un grand nombre sinon de toutes nos lectrices. Si l'excellente idée de notre correspondante était mise en pratique—et pourquoi ne la serait-elle pas ?—notre journal serait porté sur les ailes de la renommée et il ne manquerait pas de partager les succès de celles dont la volonté fait les triomphes.

AUX JEUNES GENS.

Le *Journal du Dimanche* est un champ toujours ouvert à tous les talents des deux sexes, une arène où les soldats de la pensée viennent soutenir les grandes joutes intellectuelles, pour conquérir aux lettres canadiennes une part de la renommée que le public est appelé à décerner à ceux qui méritent ses faveurs.

Nous invitons tous les jeunes gens et les jeunes filles, à venir en spectateurs ou se constituer les juges de ceux qui, dans le journal, rivaliseront en talents et en habileté, pour savoir quels sont ceux qui feront jaillir du bout de leur plume l'idée la plus lumineuse.

Que tous et toutes s'abonnent au *Journal du Dimanche*. Une galanterie de la part des jeunes gens, qui serait toujours acceptée avec reconnaissance, il n'y a pas à en douter, serait de payer un abonnement à notre journal et de le faire adresser à une jeune fille. Ce serait une marque d'attention des plus délicates qui ne manquerait pas de flatter celle qui en serait l'objet. Bien souvent on n'ose pas faire un cadeau à une jeune fille, mais ce serait toujours de bon goût de lui envoyer le *Journal du Dimanche*. Chaque fois qu'elle le lirait sa pensée se porterait vers celui qui l'aura si bien jugée en pensant qu'il n'y a rien de mieux à lui offrir que ce qui peut plaire à son intelligence en même temps qu'à son cœur. Il va sans dire que personne ne songerait à envoyer le journal à une sottise pour qui les choses de l'intelligence ne comptent pas et qui est incapable d'apprécier des œuvres d'esprit.

En envoyant le *Journal* à une jeune fille ce serait lui dire : vous êtes assez intelligente pour aimer la lecture et pour apprécier la bonne littérature. Celle-là saura aussi apprécier les mérites de celui qui la rechercherait à cause de ces qualités. On n'a qu'à en faire l'essai.

NOS ILLUSTRATIONS.

Au nombre des améliorations que nous nous proposons de faire, le plus tôt possible, l'année prochaine, est d'illustrer notre journal. Nous voudrions donner des gravures aussi parfaites que celles que contenait notre numéro de la Saint-Jean-Baptiste qui a eu un si grand succès.

COMMENT RECEVOIR LE JOURNAL.

Comme il y en a qui désireraient recevoir notre journal et qui ne le peuvent pas, nous leur suggérons des moyens qui faciliteront leur tâche. Que la jeune fille demande à son père comme cadeau au jour de l'an—sans toutefois nuire à ses autres cadeaux—de lui donner un abonnement au *Journal du Dimanche*. Cette demande serait l'indice de si bonnes dispositions de la part de sa jeune fille que le père ne pourrait pas lui refuser cela.

Et celui ou celle qui nous enverra quatre abonnements nouveaux et payés pour un an, recevra pour rien le journal pendant une année. Il n'y a pas une paroisse ou un village où l'on ne peut pas prendre quatre abonnements.

Adressez à boîte 2029, Montréal.

L'ADMINISTRATION.

NOËL. — SUR LE CHEMIN DE L'EGLISE.

Brr !... le froid vous piqué la peau
Ni plus ni moins qu'un cent d'aiguilles ;
Dans la nuit comme un long troupeau,
Vers l'Eglise vont les familles ;

Là-bas, dans l'ombre, les garçons
Aux filles parlent à l'oreille.
L'amour, en dépit des glaçons,
Dans ces cœurs de vingt ans s'éveille ;

Et sous le manteau de la nuit
Clémentine, qui prête ses voiles,
Les doux aveux montent sans bruit
Vers le ciel tout fleuri d'étoiles :

“ Il est un coin de mon jardin
Où toujours un bon soleil donne ;
Là j'ai cueilli pour vous un brin
De violette, ma mignonne !

J'aime du fond de mon cœur
Une blonde qui vous ressemble ;
Prenez, ma mie, amour en fleur,
Je vous les offre tout ensemble... ”

La fillette en hâtant le pas
Sous le porche vouté s'enfonce ;
Les cloches font un tel fracas
Que l'on n'entend point sa réponse ;

Mais le garçon a tout compris
Rien que dans un signe de tête,
Et l'amour en son cœur épris
Sonne un gai carillon de tête.

CHRONIQUE.

LA MESSE DE MINUIT.

Oh ! ces carillons argentins
Dans les campagnes assombries,
Quels souvenirs doux et lointains,
Quels beaux soirs et quels gais matins
Ressuscitent leurs sonneries !

Jadis ils me versaient au cœur
Une allégresse chaude et tendre ;
J'ai beau vieillir et passer fleur,
Je trouve joie et vigueur

Aujourd'hui, rien qu'à les entendre...

La pompe des messes de minuit, dans les grandes villes, m'a toujours laissé froid ; la nuit de Noël à la campagne, au contraire, produit en moi, une vivace impression. D'où cela vient-il ? Pourquoi mon émotion s'épanouit-elle dans les pauvres murs d'une église de village, tandis qu'elle reste fermée à la ville, malgré le luxe raffiné et la mise en scène savante des cérémonies religieuses ? Est-ce parce que la manifestation simple et naïve d'une foi sincère peut seule faire vibrer certaines cordes sentimentales ? Ou cela tient-il à ce que l'église du village me rappelle ma dix-huitième année, et qu'on a toujours une préférence pour les milieux qui vous rajeunissent ? Je ne sais ; mais je me souviens encore avec bonheur d'une messe de minuit, entendue à P..., dans une humble paroisse.— Je vois la place de l'église avec ses ormeaux découpant sur le ciel étoilé leurs branches décharnées ; j'entends le tapage des pas et les toux étouffées des fidèles pénétrant dans la nef humide en contre-bas, tandis que le dernier coup de la messe

tintait dans l'air sec et froid de la nuit de décembre.

Tous les gens de la paroisse étaient là. La nef était plongée dans une demi-obscurité, d'où les têtes émergeaient discrètement. Parfois les rayons lumineux partant des cierges du maître-autel faisaient jaillir de l'ombre une figure de vieux laboureur ou un délicat profil de jeune fille. Une faible odeur d'encens montait en spirales bleuâtres et se mêlait avec la buée des haleines s'échappant des lèvres des fidèles, par cette froide veillée d'hiver. Debout devant le pupitre, le vicaire psalmodiait l'évangile de saint Luc où se trouve si naïvement contée l'annonciation aux bergers : “ Or il y avait là, aux environs, des bergers qui veillaient dans les champs, gardant tour à tour leur troupeau la nuit. Tout à coup un ange du Seigneur parut auprès d'eux... ” Et l'évangile achevé, pendant l'offertoire, l'assemblée entière entonnait tout d'une voix : “ *Adeste, fideles, Venite adoremus Dominum !* ” Et à ce chant d'une intimité si naïve, d'une saveur si antique, il me semblait voir dans la nuit les pâtre s'en allant vers Bethléem, à la recherche de l'enfant “ enveloppé de langes et couché dans une crèche ; ” j'entendais le chœur de leurs voix rustiques : “ Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! ” Je me demandais si je n'allais pas voir mystérieusement s'ouvrir l'une des murailles de la nef, et à la clarté des étoiles, si je n'allais pas contempler la crèche où dormait, entre le bœuf et l'âne, le divin nouveau-né, radieux comme un soleil ?

LE RÉVEILLON.

Les gens sont rentrés chez eux tout grelottants— Mais dès le seuil, l'énorme bûche flambante les salue de sa lueur réchauffante et hospitalière. On a tiré toute la braise et la cendre chaude sur la large platine du foyer, et, au-dessus de ce rutilant brasier, de spacieux grils de fer supportent les tranches de grillade blanche, les saucissons et les boudins. Le joyeux grésillement de la graisse, tombant comme une rosée sur les charbons, réveille les plus engourdis. Pendant que la maîtresse du logis dresse le couvert sur la table massive, étroite et longue, qui tient le milieu de la cuisine, l'air s'imprègne du fumet succulent des viandes grillées, et le paysan respire cette onctueuse odeur dans un silence recueilli ; ses narines se dilatent et se mouillent. Les enfants écarquillent les yeux et se complaisent au spectacle de cette bombance inusitée.— À table !

Toute la famille est assise en un clin d'œil devant les assiettes que la ménagère remplit cette fois d'une main libérale. Les grillades rissolées dont la chair dorée est bouillante encore, les boudins aux crevasses savoureuses et appétissantes s'étalent dans les plats de faïence fleurie.

Le premier coup de dents se donne avec une lenteur muette, puis les langues se délient.— “ Mazette ! voilà un boudin qui fait honneur à celle qui l'a accommodé ; on n'y a épargné ni la graisse ni les oignons.— Ah ! dame, Noël n'arrive qu'une fois l'an.— Bâillez-moi encore un peu de cette grillade, j'ai deux mots à lui dire.— Par ces grands froids j'ai un appétit de loup !... Moi, je ne crains que le trop peu. Et les voilà maintenant qui parlent tous ensemble. Les enfants repus commencent à cligner de l'œil et à dodeliner de la tête. Tandis que la ménagère les déshabille, les hommes continuent. Alors chacun, d'un pas alourdi, gagne son lit, celui-ci dans l'alcôve de la cuisine, cet autre dans la chambre haute. La femme du logis reste la dernière à ranger, puis dégrafe ses jupes lestement et se couche, vannée de fatigue. Bientôt, dans la pièce redevenue obscure, on n'entend, plus que le tictac de l'horloge et le trot menu des souris, qui réveillent à leur tour en grignotant avec un bruit sec les miettes tombées sous la table.

MAUD.

CARACTÈRE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

La force expansive, qui prédomine dans le sexe masculin, se retrouve en plus dans tous les modes de son existence. Il l'emporte sur la femme par tout ce qui se produit au dehors, par la vigueur du corps, par la vivacité de l'esprit, par l'étendue de l'intelligence, par l'impétuosité de la volonté. L'empire de l'extérieur lui appartient ; à lui de diriger la famille et la société dans le monde ; à lui le gouvernement et l'administration ; car il est le chef-né de l'association naturelle. Sa raison aime à exercer dans les abstractions de la pensée et dans les systèmes ou les spéculations, comme son corps à se lancer dans l'espace et à s'agiter dans le monde. Sa volonté est impérieuse ; elle décide, ordonne, frappe et brise, suivant la passion du moment ; mais, comme tout ce qui est violent, elle ne dure pas la plupart du temps, et le relâchement est en raison de l'effort. Cependant la vie, qui se jette si facilement au dehors, s'affaiblit au dedans ; et c'est pourquoi les hommes ont en général moins de sensibilité, moins de délicatesse dans les choses du cœur, moins de persévérance dans les affections et dans les résolutions. Arrêtés dans leur entendement par la réflexion, vivant surtout dans la tête par la pensée, ils sont moins aptes à la vie de l'âme, au recueillement, à la piété, et il leur faut un grand travail sur eux-mêmes et de longs efforts pour rentrer au dedans, s'y rassembler et s'y fixer.

La société de la femme est utile à l'homme qu'elle adoucit et civilise. Il trouve en elle de la réceptivité, de la soumission, quelque chose d'attrayant, et de patient qui le charme, le captive, polit les aspérités de son esprit et règle sa volonté vagabonde. Il importe beaucoup à la civilisation que les femmes aient de l'influence dans la société, et c'est dans les pays où cette influence a le plus de puissance qu'il y a plus de bienveillance, plus de moralité, plus de religion, en un mot plus d'humanité. Les hommes, qui vivent continuellement entre eux, rentent rudes, grossiers, durs, toujours prêts à se heurter ou à se combattre. Sa femme les calme, les maintient, les discipline. La force morale de la douceur et de la beauté domine la force brutale du corps, amollit la roideur de la raison ; elle les apprivoise, pour ainsi dire, par la résistance passive qu'elle leur oppose, qui use la violence, et surtout par cet empire mystérieux que la femme prend à la longue sur l'homme par la grâce, par l'affection, par sa faiblesse même.

Sa patience est son bouclier vis-à-vis de l'homme dont la volonté impétueuse éclate et passe comme un torrent. Elle le sait par instinct ou par réflexion ; elle en profite et parfois en abuse. Du reste, sa résignation et sa persévérance mettent de la suite, de la solidité et de l'espoir dans les affaires de la communauté. Autant elle est peu propre au gouvernement du dehors, autant elle est apte à la direction du dedans. L'homme commande à l'extérieur, et elle le dirige sans qu'il le sache, en lui faisant vouloir ce qu'elle veut, en lui persuadant ce qu'il doit faire. Le faible mène souvent le fort, et l'homme, le dominateur du monde, est la plupart du temps l'instrument de la femme, qui lui est soumise.

Par sa passivité la femme est aussi plus capable de supporter la souffrance et surtout la douleur longue et tenace. En général, dans les maladies comme dans le malheur, elle montre plus d'égalité d'âme que l'homme et trouve plus de ressources. Elle devient vraiment dans ses cas, comme dit la Genèse, l'aide de son époux ; qu'elle soutient et relève de sa parole et de son exemple par un dévouement sans relâche et sans bornes.

Ce retour au dedans, qui la caractérise, lui donne plus d'aptitude à la vie intérieure, plus de goût pour la piété, plus de disposition à la vie religieuse.

Autant l'homme la dépasse par la spéculation de la science et la vigueur de la raison, autant elle l'emporte par la tendresse du cœur et la profondeur du sentiment. Tout tourne en pensée et en connaissance dans les hommes ; tout se ramène à l'affection, à l'amour chez les femmes. C'est dans leur âme que se réfugie la foi pendant les mauvais jours. Elle s'y conserve comme le feu sacré dans le sanctuaire, d'où il rayonne mystérieusement ou avec éclat suivant les circonstances.

Cependant l'attraction a son excès : la concentration. La femme y est plus portée par sa nature. C'est un centre ardent, qui attire tout à lui, et cela par instinct, sans qu'elle le sache, ou avec ruse, sans qu'il y paraisse, parce qu'elle est faible. De là sa coquetterie innée, qui est sous une forme ou sous une autre, le désir d'occuper d'elle à l'exclusion de tout le reste. Quand la femme est méchante, elle l'est plus que l'homme, parce qu'elle attire et absorbe plus profondément le mal. Mais si elle est bonne, elle l'est éminemment parce qu'elle se donne sans réserve au bien, dont elle devient l'instrument le plus efficace.

NESTOR.

(À SUIVRE.)

LE MAUVAIS CONVIVE.

Il régnait une grande inquiétude à la cour et dans tout le royaume parce que le fils du roi, depuis quatre jours, n'avait pris aucune nourriture. S'il avait eu la fièvre ou quelque autre maladie, on n'eût pas été surpris de ce jeûne prolongé ; mais les médecins s'accordaient à dire que le prince, n'eût été la grande faiblesse que lui causait son abstinence, se serait porté aussi bien que possible. Pourquoi donc se privait-il ainsi ? Il n'était pas question d'autre chose parmi les courtisans, et même parmi les gens du commun ; au lieu de se souhaiter le bonjour, on s'abordait en disant : "A-t-il mangé ce matin ?" Et personne n'était aussi anxieux que le roi lui-même. Ce n'était pas qu'il eût une grande affection pour son fils ; ce jeune homme lui donnait toutes sortes de mécontentements ; bien qu'il eût seize ans déjà, il montrait la plus grande aversion pour la politique et pour le métier des armes ; lorsqu'il assistait au conseil des ministres, il bâillait pendant les plus beaux discours d'une façon très malséante, et une fois, chargé d'aller, à la tête d'une petite armée, châtier un gros de rebelles, il était revenu avant le soir, son épée enjuvillée de volubilis et ses soldats les mains pleines de violettes et d'églantines ; donnant pour raison qu'il avait trouvé sur son chemin une forêt printanière, tout à fait jolie à voir, et qu'il est beaucoup plus amusant de cueillir des fleurs que de tuer des hommes. Il aimait à se promener seul sous les arbres du parc royal, se plaisait à écouter le chant des rossignols quand la lune se lève ; les rares personnes qu'il laissait entrer dans ses appartements racontaient qu'on y voyait des livres épars sur les tapis, des instruments de musique, guzlas, psalterions, mandores ; et, la nuit, accoudé au balcon, il passait de longues heures à considérer, les yeux mouillés de larmes, les petites étoiles lointaines du ciel ! Si vous ajoutez à cela qu'il était pâle et frêle comme une jeune fille, et, qu'au lieu de vêtir les chevaleresques armures, il s'habillait volontiers de claires étoffes de soie où se mire le jour, vous vous expliquerez que le roi fût fort peiné d'avoir un tel fils. Mais, comme le jeune prince était le seul héritier de la couronne, son salut était utile au bien de l'État. Aussi ne manqua-t-on point de faire, pour le résoudre à ne pas se laisser mourir de faim, tout ce qu'il fut possible d'imaginer. On le pria, on le supplia ; il hochait la tête sans répondre. On fit apprêter par des cuisiniers

sans pareils les poissons les plus appétissants, les plus savoureuses viandes, les primeurs les plus délicates ; saumons, truites, brochets, cuissots de chevreuil, pattes d'ours, hures de marcassins nouveaux, lièvres, faisans, coqs de bruyère, cailles, bécasses, râles de rivière, chargeaient sa table à toute heure de service, et il montait, de vingt assiettes, une bonne odeur de fraîche verdure. Mais le jeune prince faisait signe qu'il n'avait pas faim, et, après un geste d'ennui, il retombait dans une rêverie.

* * *

Les choses en étaient là, et le roi se désolait de plus en plus lorsque l'enfant, exténué, se se soutenant à peine et plus blanc que les lys, lui demanda la permission d'aller chez les fées.

Elles l'accueillirent fort bien, non point parce qu'il était le fils d'un puissant monarque, mais parce qu'il se plaisait à écouter le chant des rossignols quand la lune se lève et à regarder, accoudé au balcon, les lointaines étoiles. On donna une fête en son honneur, dans une vaste salle aux murs de marbre rose, qu'éclairaient des lustres en diamant ; les plus belles des fées, pour le plaisir de ses yeux, dansaient en rond, se tenant par la main, laissant traîner des écharpes. Il éprouvait une joie si grande, malgré de cruels tiraillements d'estomac, qu'il eût voulu que les danses durassent toujours. Cependant il devenait de plus en plus faible, et il comprit qu'il ne tarderait pas à mourir s'il ne prenait point quelque nourriture. Il avoua à l'une des fées l'état où il se trouvait, osa même lui demander à quelle heure on souperait. "Eh ! quand il vous plaira !" dit-elle. Elle donna un ordre, et voici qu'un petit page, qui était un gnome, apporta au prince, pour potage, une goutte de rosée sur une feuille d'acacia. Ah ! l'excellent potage ! Le convié des fées déclara qu'on ne saurait rien imaginer de meilleur. On lui offrit ensuite pour rôti une aile de papillon dorée à un rayon de soleil, — une épine d'aubépin avait servi de broche, — et il la mangea d'une seule bouchée, avec délice. Mais ce qui le charma surtout, ce fut le dessert la trace d'un baiser d'abeille sur un pétale de rose ! "Eh ! bien, dit la fée, avez-vous bien souper, mon enfant ?" Il fit signe que oui, extasié, mais, en même temps, il pencha la tête et mourut d'inanition. C'est qu'il était un de ces pauvres êtres, — tels sont les poètes ici-bas, — trop purs, et pas assez, trop divins pour partager les festins des hommes, trop humains pour souper chez les fées.

CATULE MENDES.

PETIT BOUQUET.

Tu m'arrives, tout parfumé,
D'un autre sol que je vénère.
Ami, qui t'a donc exhumé
De l'oubli : sombre cimetière ?

Mais, non ! l'oubli n'a pas sur toi
Jeté déjà son triste voile ;
Non, puisque tu reviens à moi
Me souriant comme une étoile.

Tu me reviens, dans un baiser,
Dire tout bas : Soyez fidèle !
Et déjà tu veux me laisser
Pour t'envoler là-bas, près d'elle ?

Si tu n'allais pas revenir
Toi qui vins m'apporter la joie ?...
Oh ! non, tu ne saurais mentir
A l'amour chaste qui t'envoie.

Je ne veux pas te retenir
Petit messager d'allégresse.
Va, porte lui mon souvenir,
Dis lui bien toute ma tendresse.

Reviens vers moi quelque bon jour,
Ayant accompli ton message.
Fidèle, attendant ton retour,
D'ici là, crois, je serai sage.

C. A. GAUVREAU.

Isle-Verte, décembre 1884.

UNE COMÉDIE DE MÉNAGE.

I

—Avoir supprimé la séparation par consentement mutuel, quelle sottise! dit le mari en jetant violemment son Code à terre.

—Nous aurions été si bien d'accord! ajouta sa femme en posant avec dépit sa tapisserie sur un coussin.

—Il nous faudra chercher autre chose, Agathe.

L'essentiel est d'arriver à rompre des chaînes qui nous pèsent à tous deux, Hippolyte.

Et tous deux se mirent à songer; elle, charmante encore dans son embonpoint léger de femme qui a passé la trentaine;—lui, beaucoup moins bien conservé, n'ayant ni gardé les grâces viriles de l'âge mûr, ni contracté le charme respectable, dont certains hommes tirent si bon parti pour amuser le déclin de leur beau temps. Tous deux gens de distinctions d'ailleurs; de bonne naissance et d'éducation parfaite.

Maintenant pourquoi se séparer?

Tout simplement parce qu'ils s'ennuyaient affreusement ensemble. Ce ne sont, au fond, ni nos qualités, ni nos défauts qui nous rendent supportables ou insupportables aux autres. C'est la façon dont ceux-ci sont bâtis pour jouir des unes ou accepter les autres. Autant les travers d'un être aimé nous charment, autant les perfections d'un être indifférent nous peuvent être odieuses. Notre couple trouvait que l'échange de deux indifférences n'est pas une raison suffisante de la vie commune. L'intimité, même purement extérieure, du mariage ne permet pas d'ailleurs cette indifférence réciproque. On se gêne et on se devient exécration l'un à l'autre par le seul fait qu'on se meut dans un cercle trop étroit pour ne s'y pas meurtrir mutuellement les coudes, au moindre mouvement.

C'était leur cas. Ils n'avaient aucun grief sérieux l'un contre l'autre et ne pouvaient se sentir. Tous deux, estimant qu'ils avaient gâché une bonne moitié de leur vie dans une union qu'aucune sympathie mutuelle ne cimentait, se réservaient l'autre, et la séparation, vu que le divorce n'est point permis, qui rend à chacun sa liberté, était, de tous points, leur fait.

II

—Il nous faut des sévices et injures graves, reprit le mari après une pause.

—Ou une peine infamante, mon ami, ajouta sa femme.

—Je ne me sens pas le courage d'aller voler des couverts.

—Alors des voies de fait, Hippolyte, je ne vois que ça.

Et devant témoins, encore, Agathe. Sonnez donc votre bonne.

—Appelez le cocher, je vous prie, il en faut deux.

Un instant après, Baptiste, le cocher et Césarine, la fille de chambre, entraient.

—Donnez-moi donc une claque, dit, en passant près de son mari, sa tendre moitié.

—Impossible, répondit tout bas Hippolyte. C'est plus dur que vous ne le croyez de battre une femme quand on n'en a pas l'habitude. Fi! L'ombre de mes aïeux retient, indignée, mon bras.

—Madame a besoin de quelque chose? dit Césarine.

—A quelle heure dois-je atteler, monsieur? dit Baptiste.

—Mais vous, Agathe, égratignez donc mon visage, sans toutefois m'arracher complètement les yeux, poursuivit le mari.

Elle prit une pose de panthère prête à bondir sur sa proie. Mais elle s'arrêta soudain, en riant

comme une jeune folle.

—Eh bien! qu'attendez-vous? dit Hippolyte.

—Je ne veux pas, répondit Agathe.

—Et pourquoi!

—Vous avez l'air trop bête.

—Que dois-je servir à Madame? insinua Césarine.

—Quel cheval dois-je atteler? interrogea Baptiste.

—Nous n'avons besoin de rien, fit péremptoirement monsieur le comte.

Et, quand les domestiques, assez étonnés, furent sortis, les deux époux dont la mauvaise humeur avait redoublé, se laissèrent retomber, Monsieur dans son fauteuil et Madame sur le canapé qui gémit.

III

Ce fut Madame qui rompit de nouveau le silence.

—Avez-vous regardé Césarine tout à l'heure, Hippolyte?

—Ma foi, non.

—Eh bien, vous avez eu tort.

—Pourquoi ça?

—Parce que cette fille est absolument jolie. Une chevelure superbe, des dents éblouissantes de blancheur, une aimable expression de visage, une tournure magnifique. Bien que pleine de réserve, je ne la crois pas absolument farouche.

—Voilà qui m'est fort indifférent.

—Tant pis! Car si vous le vouliez, nous trouverions là le cas que nous cherchons. Vous êtes l'amant de ma bonne et le cas est compliqué d'une grave injure; tout ça, mon ami, sans que vous ayez même la peine de sortir de chez vous. Ah! voilà qui est gentil!

—Moi! l'amant de Césarine!

—Certainement. Quand on la verra à l'audience, personne n'aura envie de rire de vous. Une belle créature, monsieur, et qui fera grand honneur à votre goût.

Quel rôle me proposez-vous là, Agathe? Commettre une excellente fille comme cela, pour rien. Pouah! L'ombre de mes aïeux en frémit, révoltée, dans leur tombeau.

—Vous êtes bien embêtant, Hippolyte, avec l'ombre de vos aïeux.

Et tous deux retombèrent dans une muette mélancolie.

IV

—Mais vous, madame, reprit brusquement monsieur, pourquoi ne prendriez-vous pas un amant?

—Ah! monsieur! vous allez peut-être me proposer Baptiste?

—Non! ma petite Agathe, pas Baptiste du tout. Nous avons mieux que cela à vous offrir. Il faut bien cependant nous faire une raison, ma chère. Si ni l'un ni l'autre ne consent à se donner un tort vis-à-vis de son adversaire, nous n'avons plus qu'à rester éternellement ensemble.

—Ça, jamais!

—Eh bien considérons donc les choses froidement. Puisque l'un de nous deux doit être en défaut vis-à-vis de l'autre, il vaut infiniment mieux que ce soit vous qui en preniez la peine. D'abord parce que cela vous sera beaucoup plus facile et agréable qu'à moi, et ensuite parce que le dévouement est le rôle de la femme, dans un bon ménage. Dévouez-vous donc, Agathe, pour le bonheur commun et...

—Allons, si vous y tenez absolument. Mais avec qui?

—Je vous ai dit que j'avais une idée. Que penseriez-vous d'Alfred?

—Moi?... rien... Depuis dix ans, qu'il vient ici presque tous les jours, je ne sais pas seulement comment il a le nez fait. Est-ce qu'il est bien?

—Charmant! Distingué! Prévenant avec cela...

Et puis, si j'en crois la légende... L'amant idéal, ma chère, le prince Charmant des féeries, un rêve.

—Mais croyez-vous qu'il voudra s'y prêter?

—Allons donc! allons donc! ne faites pas de fausse modestie, Agathe.

—Va donc pour Alfred, puisque vous m'en répondez. Avouez que je suis bonne pour vous, Hippolyte!

—Un ange! mon Agathe! un ange! ah! merci! merci!

Et le mari, au comble de la satisfaction, mouilla de larmes de reconnaissance, les belles mains de sa femme.

V

La joie le rendait facétieux. Il n'avait pas fait trois pas hors de chez lui que, rencontrant Alfred, qui s'y rendait, fronça le sourcil d'une façon qu'il croyait comique, et d'une voix où tremblait une colère simulée sur l'intention de laquelle il ne pensait pas qu'on se pût méprendre:

—Halte-là, monsieur, dit-il, on ne passe pas.

—Alfred qui était moins brave que le chevalier Bayard, fit un saut de terreur en arrière.

—Ah! vous aimez ma femme! poursuivit Hippolyte qui trouvait sa plaisanterie fort spirituelle. Alfred devint pâle comme un mort et balbutia:

—Qui vous l'a dit?

—Comment! qui me l'a dit?

Hippolyte changea à son tour de couleur. Sa voix aussi devint moins assurée.

—Depuis combien de temps, Alfred? demanda-t-il sur un ton vraiment sérieux cette fois. Je sais tout et si vous mentez, vous êtes mort.

—Depuis six ans environ, répondit Alfred qui décidément n'avait rien d'un matamore.

Hippolyte répéta machinalement:

—Depuis six ans!

Une maison à six étages avec quelques couvreurs sur le toit lui serait tombée sur la tête qu'il n'aurait pas été plus parfaitement abasourdi. Lui qui venait de se donner tant de mal pour décider sa femme à avoir un tort envers lui!

Et l'infâme Alfred fut congédié d'un geste plein de dignité.

Hippolyte se venge. Il est devenu d'une jalousie féroce et ne laisse plus personne approcher sa femme. Il la condamne à être une irréprochable épouse en étant lui-même le plus dévoué des maris et ne veut plus s'en séparer. Pas de prétexte à séparation! Ils mourront indissolublement unis et il a poussé la cruauté jusqu'à faire édifier un caveau mortuaire dans lequel il a juré de forcer les cendres de sa femme à la compagnie des siennes, et dont la pierre porte déjà leurs noms entrelacés parmi des couronnes de lierre, emblème des affections éternelles.

FÉLIX.

LA LÉGENDE DU DERNIER BAISER.

Oh! de celle dont je vais vous dire le nom et l'histoire,—la si courte histoire!—vous n'auriez jamais su l'histoire ni le nom si elle n'était partie à quinze ans vers le pays sombre où l'on ne sourit plus faute de lèvres, où l'on ne pleure plus, faute d'yeux.

Quelle fatalité plane donc sur ces enfants radieuses qui nous apparaissent au matin de la vie, et s'éteignent après nous avoir donné la flamme, et meurent après nous avoir révélé l'amour! Terrestres Eloas, Graziellas paradisiaques, jeunes filles du ciel issues, qui donc vous y rappelle? Vous semble-t-il que l'azur ait trop peu d'étoiles, la terre trop de fleurs? Belles, compatissantes, et si ten-

dres, les élus ont-ils besoin de votre amour, les bienheureux de vos miséricordes, les extatiques de votre beauté ? O nos premières chéries, petites âmes, anges des nôtres, qui les rejoignez ici-bas et puis les délaissez, pour leur donner, par votre amour, cette illusion, la plus précieuse de toutes, la foi, et, par votre fuite, cet enseignement, la plus utile de tous, la douleur ; d'où que vous veniez, notre adoration vous accueille ; où que vous alliez, nos regrets vous accompagnent. Parmi les tombes fleuries les vôtres ont le plus de fleurs, parmi les doux souvenirs le vôtre est le plus doux, et dans tous les lieux on se rappelle le lieu, dans tous les temps, on se rappelle le temps, où pour la première fois nos yeux s'ouvrirent à vos lueurs.

O la plus triomphante des amoureuses ! je me suis souvenu d'elle et, pour parler d'elle, je voudrais retrouver, avec les candeurs anciennes, la maladresse ignorante des poèmes de jadis, des poèmes du lointain jadis, quand je savais beaucoup moins de choses et beaucoup moins de mots.

Seras-tu jalouse de la pauvre morte, ô belle vivante ? Crains-tu que je ne quitte tes beaux yeux pour sa tombe ? Hélas ! si j'avais dû mourir, je serais mort, le jour...

I

C'était le matin que j'avais coutume de m'en aller à travers champs, un livre sous le bras, mon chien gambadant à mes côtés, et parfois, le chien portait le livre entre ses dents.

Après de ma maison, une source coulait à l'ombre de trois saules ; elle descendait des montagnes.

Souvent j'avais rêvé de voir sous la saulaie la naïade de la source, laissant choir au courant de l'eau les violettes mêlées à ses cheveux, et posant ses pieds blancs sur les cailloux humides ; à une cruche d'argile se fût appuyé son œde frêle, et un rayon de soleil levant, tombé sur ses yeux entrouverts, se serait croisé avec un regard bleu.

Une fois je la vis.

Elle portait un costume charmant, la robe de toile jaune et la rouge capeline. Elle avait quinze ans, et s'appelait Mion. Je la connaissais bien, l'ayant vue souvent passer sur la route, les dimanches, à l'heure où les filles vont à vêpres.

Sans doute, elle était venue à la source, pour laver du linge ou pour remplir sa cruche. Fatiguée d'une longue course, elle avait l'air de dormir, étendue sur le bord, au murmure de l'eau. Les herbes de la rive enveloppaient son corps presque tout entier, et, à voir, entre les brins hauts et verts, s'épanouir sa joue un peu pâle et ses lèvres rouges on eût dit une reine-marguerite avec un cœur de corail.

Oui, elle dormait, car sans cela elle m'aurait entendu venir ; je me rapprochais peu à peu, et de telle manière qu'une sauterelle, d'un seul élan, aurait pu aller de mes lèvres aux siennes.

Le soleil, — la capeline étant tombée, — lui mettait une auréole au front. Un grillon qui avait grimpé dans ses cheveux commença de chanter ; j'étais si près d'elle à ce moment que je crus entendre l'insecte tinter dans mes oreilles. Elle dormait, et son sommeil me souriait.

II

J'aurais consenti sans peine à être aveugle pour toute autre lumière que sa beauté, sourd pour toute autre harmonie que sa voix, tant j'aimais à la voir, tant j'aimais à l'entendre, tant je l'aimais !

Elle m'aimait aussi.

Je ne vous ai pas retrouvés, rêveries inquiètes, douces pensées, bercements de l'espoir, frissons du doute, qui vous partagiez mon cœur, lorsque, appuyé au tronc d'un arbre, dont les écailles de bois faisaient songer à l'écorce des dragons fabuleux, la

tête penchée en dehors de la haie qui bordait mon jardin, je guettais la vieille ménagère qui m'apportait le message du soir ! Longtemps, bien longtemps, je restais dans cette posture, haletant. Plus tard, on fait des vers pour se désennuyer quand il doit vous venir une lettre de fiancée et l'on fume en attendant l'heure du rendez-vous. Ah ! simplicité première, niaises joies si bonnes, — comme on est bête de ne plus l'être !

Le père de Mion habitait une pauvre maison à quelques pas de la mienne, une maison entourée d'un petit jardin dont le soir, je franchissais sans bruit le mur presque écroulé, fait de pierres et de terre. La fenêtre de Mion, très peu élevée, au niveau des fleurs, donnait sur le jardin ; une fenêtre étroite, grossièrement pratiquée dans la muraille épaisse, était obstruée d'une unique mais large barre de fer. Ma tête n'y aurait pu passer, le soir, mes lèvres atteignaient la main que Mion me tendait en détournant le front.

Sous cette fenêtre, agenouillé sur la terre humide, je passais de longues heures nocturnes à regarder dans l'ombre ma petite étoile blanche.

III

Ce que je vais dire maintenant m'est-il arrivé en effet ? ou bien est-ce d'un songe, de quelque enfantin poème, jamais écrit, que j'ai gardé le souvenir ? Ce qui est sûr, c'est que je me souviens.

Un soir, en attendant l'heure du rendez-vous, je longeais le fossé d'une longue route grise, lorsque je vis venir trois belles filles qui cheminaient le même chemin que moi.

L'une d'elles, qui était brune, m'interrogea :

— Où vas-tu ?

Je répondis, continuant quelque rêve :

— Au-devant de l'avenir. Et vous ?

— Au-devant du passé, répondit la seconde qui était blonde.

— Cela se peut-il ? et vous est-il donné de retourner vers ce qui n'est plus ?

— Cela est aussi aisé que d'aller vers ce qui n'est pas encore, dit la troisième qui était rousse.

— Pouvez-vous, demandai-je pleurer une seconde fois vos larmes d'hier ?

— Pouvez-vous, reprit la blonde, rire d'avance votre rire de demain ?

Elles me contèrent enfin qu'elles avaient fait partie d'aller consulter une vieille innocente que les gens du pays disaient sorcière. Elles avaient résolu de ne rien lui demander qui touchât à l'avenir ou au présent, de faire seulement avec la devineresse un voyage au pays des souvenirs. Heureuses filles, dont le passé était à ce point frais et riant qu'elles n'avaient pas crainte de le revoir !

— Voulez-vous venir avec nous ? me demanda la brune.

— Non, dis-je résolument, car je ne songeais que l'heure était proche où Mion allait m'attendre.

— Venez donc dit la blonde.

— Non, répondis-je encore, plus faiblement cette fois.

— Je vous en prie, insista la rousse,

— Je veux bien, dis-je alors, songeant qu'après tout il n'y aurait pas grand mal si Mion m'attendait un peu.

Et nous nous mimes en marche, joyeux. Mes jolies compagnonnes de route, le con enguirlandé du lierre qu'elles arrachaient au tronc des tulipiers, le corsage fleuri de touffes d'aubépines et de grands rameaux verts à la main, se tenaient si étroitement serrées l'une contre l'autre, chuchotaient d'une voix si claire et si argentine, qu'on eût dit trois pieds de buisson printanier cheminant par féerie et pleins d'oiseaux gazouilleurs.

Arrivés au village qu'habitait la sorcière, nous vîmes tout d'abord un énorme trou qui ressemblait à une fosse funèbre, et dans le trou, une vieille mesure de planches, sans fenêtres, morne, qui avait

l'air d'un cercueil. Les trois jeunes filles poussèrent de grands cris en voyant quelle pente roide il leur fallait descendre. Le premier, je bravai le danger, et, d'en bas, je leur tendis les mains. Puis je frappai à la porte vermoulue, qui s'ouvrit tout de suite, comme d'elle-même.

A peine étions-nous entrés :

— Qui est là ? demanda une voix qui semblait venir d'une chambre voisine.

Et cette voix était la plus aigre qui puisse sortir d'une bouche et entrer dans une oreille.

Un triple éclat de rire lui répondit. Seul je ne riais pas. Le lieu où nous étions était fort morose, — des murs de terre noirâtre où rampaient des limaces, un toit de planches disjointes d'où suintait une lumière terne et humide. En ce temps-là, j'étais très brave le jour, mais, la nuit, je ne l'étais guère, et c'était presque la nuit, la pénombre qui emplissait ce triste habitacle.

— Combien êtes-vous ? demanda la voix.

— Nous sommes quatre, répondit la blonde.

— Vous êtes cinq ! dit la voix.

— Où voyez-vous cela ? cria la rousse.

— Vous croyez n'être que quatre, vous êtes cinq cependant.

Je ne sais pourquoi, à ce moment, je me sentis mal à l'aise.

La voix reprit :

— Que celui ou celle d'entre vous qui le plus souvent a vu l'aubépine fleurir et les feuilles jaunir, vienne !

La brune dit :

— J'ai quatorze ans.

— Moi, quinze, dit la blonde.

— Moi, seize, dit la rousse.

J'avais dix-sept ans, j'entrai chez la sorcière. Devant elle, je me sentis ému d'une crainte superstitieuse ; cependant, aucune mise en scène fantastique n'entourait la vieille innocente, qui n'avait elle-même d'étrange et de surhumain que son épouvantable laideur. Elle filait, les pieds appuyés à une chaise de paille renversée. Un chat ronronnait dans la cheminée. Une marmite chantait, pendue à la crémaillère noire.

— Vous n'êtes pas seule, me dit la vieille.

Et ses petits yeux, en me regardant, scintillaient tout rouges dans sa face terreuse et grise, comme des braises de charbon dans la cendre. Ce que j'avais repris de confiance m'abandonna.

— Une ombre vous accompagne, légère, vague, ailée. Elle frissonne près de vous, va, revient, s'écarte, voudrait et n'ose pas se poser sur votre épaule. Un peu de nue, c'est la seule forme que puissent revêtir les âmes échappées de la prison charnelle ; celle-ci, depuis bien peu de temps, s'est désablée de son corps ; et son éternité vient de naître.

Je frissonnais.

— Voici qu'elle s'enhardit enfin. Ce qu'elle a de pareil à des ailes va frôler vos cheveux...

Et, en effet, un vent parfumé rafraîchissait mes tempes.

— Ses lèvres faites d'éther rose s'approchent de vos lèvres... vous sentirez son baiser...

Et, en effet, je crus sentir, non, je sentis une bouche invisible s'appuyer sur ma bouche, et je poussai, en fuyant, un grand cri de terreur !

IV

J'avais couru, échevelé, comme un fou, vers la maison de Mion. Je franchis le mur du jardin, et je respirai joyeusement l'ayant vu que la petite fenêtre était éclairée. Lentement, silencieusement je m'approchai de la vitre ; mes regards plongèrent dans la chambre.

Dans la chambre, il y avait deux femmes assises à côté d'un lit où dormait une jeune fille, très blanche, entre deux cierges.

C'était Mion qui était morte et qu'on veillait.

CHATEAUVERT.

LES SABOTS DU PETIT WOLFF.

CONTE DE NOËL.

Il était une fois, — il y a si longtemps que tout le monde a oublié la date, — dans une ville du nord de l'Europe, — dont le nom est si difficile à prononcer que personne ne s'en souvient, — il était une fois un petit garçon de sept ans, nommé Wolff, orphelin de père et de mère, et resté à la charge d'une vieille tante, personne dure et avaricieuse, qui n'embrassait son neveu qu'au jour de l'an et qui poussait un grand soupir de regret, chaque fois qu'elle lui servait une écuelle de soupe.

Mais le pauvre petit était d'un si bon naturel qu'il aimait tout de même la vieille femme, bien qu'elle lui fit grand peur et qu'il ne pût regarder sans trembler la grosse verrue, ornée de quatre poils gris, qu'elle avait au bout du nez.

Comme la tante de Wolff était connue de toute la ville pour avoir pigeon sur rue et de l'or plein un vieux bas de laine, elle n'avait pas osé envoyer son neveu à l'école des pauvres; mais elle avait tellement chicané, pour obtenir un rubais, avec le magister chez qui le petit Wolff allait en classe, que ce mauvais pédant, vexé d'avoir un élève si mal vêtu et payant si mal, lui infligeait très souvent, et sans justice aucune, l'écrêteau dans le dos et le bonnet d'âne, et excitait même contre lui ses camarades, tous fils de bourgeois cossus, qui faisaient de l'orphelin leur souffre-douleur.

Le pauvre mignon était donc malheureux comme les pierres du chemin et se cachait dans tous les coins pour pleurer, quand arrivèrent les fêtes de Noël.

La veille du grand jour, le maître d'école devait conduire tous ses élèves à la messe de minuit et les ramener chez leurs parents.

Or, comme l'hiver était très rigoureux, cette année-là, et que, depuis plusieurs jours, il était tombé une grande quantité de neige, les écoliers vinrent tous au rendez-vous, chaudement empaquetés et emmitoufflés, avec bonnets de fourrure enfoncés sur les oreilles, doubles et triples vestes, gants et mitaines de tricot et bonnes grosses hottines à clous et à fortes semelles. Seul, le petit Wolff se présenta grelottant sous ses habits de tous les jours et des dimanches, et n'ayant aux pieds que des chaussons de Stransbourg dans de lourds sabots.

Ces méchants camarades, devant sa triste mine et sa dégainée de paysan, firent sur son compte mille risées: mais l'orphelin était tellement occupé à souffler sur ses doigts et souffrait tant de ses engelures, qu'il n'y prit pas garde. — Et la bande de gamins, marchant deux par deux, magister en tête, se mit en route pour la paroisse.

Il faisait bon dans l'église, qui était toute resplendissante de cierges allumés; et les écoliers, excités par la douce chaleur, profitèrent du tapage de l'orgue et des chants pour bavarder à demi-voix. Ils vantaient les réveillons qui les attendaient dans leurs familles. Le fils du bourguemestre avait vu, avant de partir, une oie monstrueuse, que des truffes tachetaient de points noirs comme un léopard. Chez le premier échevin, il y avait un petit sapin dans une caisse, aux branches duquel pendaient des oranges, des sucreries et des polichinelles; et la cuisinière du tabellion avait attaché derrière son dos, avec une épingle, les deux brides de son bonnet, ce qu'elle ne faisait que dans ses jours d'inspiration, quand elle était sûre de réussir son fameux plat de sucré.

Et puis, les écoliers parlaient aussi de ce que leur apporterait le petit Noël, de ce qu'il déposerait dans leurs souliers, que tous auraient soin, bien entendu, de laisser dans la cheminée, avant d'aller se mettre au lit; — et dans les yeux de ces galopins, éveillés comme une poignée de souris, étince-

lait par avance la joie d'apercevoir, à leur réveil, le papier rose des sacs de pralines, les soldats de plomb rangés en bataillon dans leur boîte, les ménageries sentant le bois verni et les magnifiques pantins, habillés de pourpre et de clinquant.

Le petit Wolff, lui, savait bien, par expérience, que sa vieille avare de tante l'enverrait se coucher sans souper; mais, naïvement, et certain d'avoir été, toute l'année, aussi sage et aussi laborieux que possible, il espérait que le petit Noël ne l'oublierait pas et il comptait bien, tout à l'heure, placer sa paire de sabots dans les cendres du foyer.

La messe de Minuit terminée, les fidèles s'en allèrent, impatients du réveillon, et la bande des écoliers, toujours deux par deux et suivant le pédagogue, sortit de l'église.

Or, sous le porche, assis sur un banc de pierre surmonté d'une niche ovale, un enfant était endormi, un enfant couvert d'une robe de laine blanche, et pieds nus, malgré la froidure. Ce n'était point un mendiant, car sa robe était propre et neuve, et, près de lui, sur le sol, on voyait, liés dans une serge, une équerre, une hache, une bisagué, et les autres outils de l'apprenti charpentier. Eclairé par la lueur des étoiles, son visage aux yeux clous avait une expression de douceur divine, et ses longs cheveux bouclés, d'un blond roux, semblaient allumer une auréole autour de son front. Mais ses pieds d'enfant, bleuis par le froid de cette nuit cruelle de décembre, faisaient mal à voir.

Les écoliers, si bien vêtus et chaussés pour l'hiver, passèrent indifférents devant l'enfant inconnu; quelques-uns même, fils des plus gros notables de la ville, jetèrent sur ce vagabond un regard où se lisait tout le mépris des riches pour les pauvres, des gras pour les maigres.

Mais le petit Wolff, sortant de l'église le dernier, s'arrêta tout ému devant le bel enfant qui dormait.

— Hélas! se dit l'orphelin, c'est affreux! ce pauvre petit va sans chaussures par un temps si rude... Mais, ce qui est encore pis, il n'a même pas, ce soir, un soulier ou un sabot à laisser devant lui, pendant son sommeil, afin que le petit Noël y dépose de quoi soulager sa misère!

Et, emporté par son bon cœur, Wolff retira le sabot de son pied droit, le posa devant l'enfant endormi et, comme il put, tantôt à cloche-pied, tantôt boitillant et mouillant son chausson dans la neige, il retourna chez sa tante.

— Voyez le vaurien! s'écria la vieille, pleine de fureur au retour du déchaussé. Qu'as-tu fait de ton sabot, petit misérable?

Le petit Wolff ne savait pas mentir, et bien qu'il grelottât de terreur, en voyant se hérissier les poils gris sur le nez de la mégère, il essaya, tout en balbutiant, de conter son aventure.

Mais la vieille avare partit d'un effrayant éclat de rire.

— Ah! monsieur se déchausse pour les mendiants! Ah! monsieur dépareille sa paire de sabots pour un va-nu-pieds!... Voilà du nouveau, par exemple!... Eh bien! puisqu'il en est ainsi, je vais laisser dans la cheminée le sabot qui te reste, et le petit Noël y mettra cette nuit, je t'en réponds, de quoi te fouetter à ton réveil... Et tu passeras la journée de demain à l'eau et au pain sec... Et nous verrons bien si, la prochaine fois, tu donnes encore tes chaussures au premier vagabond venu!

Et la méchante femme, après avoir donné au pauvre petit une paire de soufflets, le fit grimper dans la soupente où se trouvait son galetas. Désespéré, l'enfant se coucha dans l'obscurité et s'endormit bientôt sur son oreiller trompé de larmes.

Mais, le lendemain matin, quand la vieille, réveillée par le froid et secouée par son catarrhe, descendit dans sa salle basse, — ô merveille! — elle vit la grande cheminée pleine de jouets étincelants, de sacs de bonbons magnifiques, de richesses de

toutes sortes; et, devant ce trésor, le sabot droit que son neveu avait donné au petit vagabond, se trouvait à côté du sabot gauche, qu'elle avait mis là, cette nuit même, et où elle se disposait à planter une poignée de verges.

Et, comme le petit Wolff, accouru aux cris de sa tante, s'extasiait ingénument devant les splendides présents de Noël, voilà que des éclats de rire éclatèrent au dehors. La femme et l'enfant sortirent pour savoir ce que cela signifiait et virent toutes les commères réunies autour de la fontaine publique. Que se passait-il donc? Oh! une chose bien plaisante et bien extraordinaire! Les enfants de tous les richards de la ville, ceux que leurs parents voulaient surprendre par les plus beaux cadeaux, n'avaient trouvé que des verges dans leurs souliers.

Alors l'orphelin et la vieille femme, songeant à toutes les richesses qui étaient dans leur cheminée, se sentirent pleins d'épouvante; mais tout à coup, on vit arriver M. le Curé, la figure bouleversée. Au-dessus du banc placé près la porte de l'église, à l'endroit même où, la veille, un enfant vêtu d'une robe blanche et pieds nus, malgré le grand froid, avait posé sa tête ensommeillée, le prêtre venait de voir un cercle d'or, incrusté dans les vieilles pierres.

Et tous se signèrent dévotement, comprenant que ce bel enfant endormi, qui avait auprès de lui des outils de charpentier, était Jésus de Nazareth en personne, redevenu pour une heure tel qu'il était quant il travaillait dans la maison de ses parents, et ils s'inclinèrent devant ce miracle que le bon Dieu avait voulu faire pour récompenser la confiance et la charité d'un enfant.

FRANÇOIS COPPÉE.

AVIS IMPORTANT.

Nous expédions le présent numéro à plusieurs personnes que nous croyons qui seront bien aise de s'abonner à notre journal dès qu'elles le connaîtront. Nous les prévenons que le numéro de la semaine prochaine ne leur sera pas envoyé, à moins qu'elles nous fassent parvenir de suite leur abonnement avec le montant; car il est strictement payable d'avance.

C'est au lecteur à juger s'il trouvera un journal plus intéressant. Nous publions toujours des feuilletons les plus émouvants. Nous avons coutume d'en donner six à neuf colonnes par semaine.

Ceux qui ne veulent pas s'abonner pour l'année peuvent prendre un abonnement pour six mois. Veuillez envoyer votre abonnement de suite par lettre enregistrée.

BONS VINS POUR LES FÊTES.

Comme on aime au temps des fêtes à verser le verre de l'amitié, on sera toujours certain de faire plaisir aux amis en leur offrant du vin canadien.

Nous devons à MM. Barré et Cie. l'avantage d'avoir à Montréal des vins exquis qui sont le pur jus de la vigne canadienne.

Les vins blancs (Sherry), vins d'Oporto surtout, ont une saveur toute particulière qui les rend plus agréables à boire que les vins importés; les Sauternes, Madère, Claret, sont dégustés par la plupart des connaisseurs qui les considèrent comme préférables aux vins de France ou d'Espagne.

On peut s'en procurer à des prix modiques chez MM. Barré & Cie., aux Nos. 186 et 188 rue des Fortifications, à Montréal.

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

N^o. 13.

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

XX

Pourquoi un médecin ? dit-elle brusquement ensuite à Vogotzine. Je ne suis pas malade.

La voix était claire, basse et triste avec de soudains éclats où elle se forçait un peu, s'étranglait comme celle des phthisiques.

—Tu n'es pas malade, non, ma chère enfant, mais je ne suis pas... je ne comprends pas... Tu m'inquiètes un peu... fort peu... Mais enfin si moi, n'est-ce pas, moi, ton vieil oncle je t'inquiétais seulement un peu... avoue que je t'inquiéterais beaucoup ?

Il essayait de sourire dans sa moustache, plaisantait, essayait de pousser doucement Marsa vers le médecin qui ne quittait point la jeune femme du regard et, tout à coup, Marsa, levant sur Fargeas ses yeux fixes, dit sèchement :

—Eh ! bien, voyons, quoi ? Qu'est-ce que vous me demandez ? Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? De la part de qui venez-vous ?

Vogotzine avait fait à la femme de chambre signe de s'éloigner.

—Je vous l'ai dit, je viens de la part du général !

—Et Fargeas désignait Vogotzine.

Marsa dit seulement : *Ah !* et il sembla au docteur qu'il y avait comme une déception dans l'accent dont elle le laissa tomber, ce *ah !* — désespérément.

Alors elle s'abandonna et brusquement retomba dans un de ces anéantissements qui succédaient au délire des premiers jours et qui effrayaient tant Vogotzine.

—La voilà, la voilà partie ! dit le gros homme.

Fargeas, sans écouter le général, s'approcha de Marsa qu'il fit asseoir sur une chaise, près de la fenêtre.

Il regarda la jeune femme, la toucha au front et Marsa ne fit aucun mouvement.

La tête ébaude brûlait la paume de la main de Fargeas.

—Souffrez-vous ? demanda doucement le docteur.

La jeune fille, qui avait eu la force de questionner, tout à l'heure, et semblait, un moment auparavant s'intéresser encore à la vie, répondit, d'une voix tendre, bizarre, d'un ton chantant et triste :

—Je ne sais pas !

—Quel âge avez-vous ? demanda Fargeas pour se rendre compte de l'état mental.

—Je ne sais pas !... dit-elle encore.

Les yeux du médecin cherchaient ceux de Poncèle. Vogotzine, horriblement rouge, se tenait à de la chaise, roide et faisant une grimace émue à chacune de ces réponses lugubres, d'un ton mélodique : *Je ne sais pas !*

Comment vous appelez-vous ? demanda lentement le docteur.

Elle roula autour d'elle ses prunelles, sembla chercher dans sa pauvre tête vide une pensée qui n'y était plus et, après un effort visible, se redressant sur la chaise, puis son corps retombant contre le dossier, effarée à la fois et résignée, elle répondit comme toujours :

—Je ne sais pas !

L'oncle qui devenait pourpre, eut un frisson et regarda le docteur avec angoisse.

Elle ne savait même plus son nom !

—Ce sera, j'espère, passager, dit le docteur...

Mais, dans l'état actuel, elle me paraît une grande convulsive.

—Je ne l'ai jamais vu ainsi, jamais, depuis... depuis le premier jour enfin, répétait le général avec effroi... Elle a voulu se tuer, ce matin, en se laissant tomber de toute sa hauteur contre le dossier de son lit... puis elle a consenti à se lever... vous l'avez vue... Tout à l'heure quand elle vous a demandé de la part de qui vous veniez, je me suis dit : ' Ah ! enfin, elle s'intéresse à quelque chose...' Et maintenant, voilà... la stupeur reprend... Ah ! c'est gai ! c'est diablement gai !

Fargeas prit entre ses doigts la peau fine de la jeune femme et la pinça, au cou, sous la petite oreille encore rose.

Marsa Laszlo ne tressaillit pas.

—Il y a amnésie du cou !... dit le docteur... Je pourrais la piquer du bout d'une épingle... L'insensibilité est absolue.

Et, tout à coup, appuyant encore sa main sur le front de Marsa, essayant d'évoquer chez la malade un souvenir des goûts de la veille :

—Voyons, madame... on vous attend... Votre oncle... votre oncle demande que vous lui jouiez un morceau de piano !... Votre oncle... Le piano !

—*Il n'y a qu'une belle fille au monde !* murmura Vogotzine en essayant de donner, de sa grosse voix kummelisée, l'accent de la mélodie hongroise à cet air que la Tzigane aimait tant.

Machinalement Marsa répéta, comme si elle eut épélé : " le piano... piano ! " puis, de son éternel accent chantant et navré, elle laissa tomber encore son lugubre : — *Je ne sais pas !*

Cette fois, le vieux Vogotzine se sentait étouffer, comme abêti lui-même, sous chacune de ces réponses où nul vestige de souvenir, nulle trace de sensation présente n'apparaissait ; et le docteur Fargeas regardait, plein de pitié, cette créature exquise, ces beaux yeux noirs hagards, entre les cheveux fouettés par une secousse, collés depuis la nuit par la sueur de la crise, et la pâleur de cire de cette statue désespérée assise là comme une figure de marbre muette sur certains tombeaux.

—Faites-lui prendre du bouillon, dit Fargeas. Elle refusera dans l'état où elle est, mais essayez !

Il ajouta, regardant Poncèle dont les oreilles paraissaient en feu :

—On peut la guérir, mais il faudrait l'arracher à son milieu peut-être... lui refaire une vie nouvelle ! Il lui faut la solitude... non pas celle-ci, mais...

—Mais ! demanda Vogotzine.

—Mais peut-être celle de la maison de santé. L'œuvre femme ! dit le docteur en se tournant encore vers Marsa, qui n'avait pas bougé. Elle est vraiment belle...

Et le médecin, habitué aux tristesses des névroses, et Poncèle, stupéfait de ce mal soudain, semblaient contempler ensemble la convulsive qui restait là, pétrifiée, ses épaules un peu amaigrées se dessinant sous la batiste où roulaient ses beaux cheveux noirs.

Le docteur Fargeas sortit, assez ému, du château. Le général l'avait accompagné jusqu'à la grille. Il était convenu que cette crise passée— et le médecin reviendrait le lendemain avec Villandry— on aviserait à transporter la malade à la maison du docteur Sims, à Vaugirard. Dans un milieu nouveau, la stupeur de la malade pouvait disparaître, l'esprit se réveiller, se rattacher à la vie. Un régime de tous les instants, une surveillance constante étaient nécessaires. Il fallait seulement pour la décider à monter en voiture trouver un prétexte. Le docteur Fargeas chercherait. Le coupé partant de Maisons-Laffitte s'arrêterait à la porte de l'établissement. On ferait croire à Marsa qu'elle visitait par exemple quelque maison de charité. Et là, elle serait surveillée, et soignée avec un dévouement familial, le général pouvait en croire la parole du docteur.

Vogotzine sentait ses tempes battre en entendant ces consolations, affreuse comme une sentence.

La maison de Vaugirard !... Dans une maison de santé, sa nièce !... La fille d'un prince Tchéréteff !... la femme du prince Zilah !

Mais il n'avait pas, lui, non, il n'avait pas le droit de disposer de la liberté de Marsa sans le consentement du prince ; Andras avait beau ne pas vouloir qu'on se mêlât de sa vie, il fallait bien qu'on intervint pour savoir ce qu'il fallait faire de Marsa, une princesse Zilah, en somme, une princesse Zilah !

Et Vogotzine sentait qu'il en venait presque lui-même à ne plus rien comprendre, ne sachant pas pourquoi cette rupture, cette colère de Zilah contre la Tzigane, cette stupeur écrasée de la jeune fille ; et, lorsqu'il prenait son " sherry cordial " ou son eau-de-vie, le général frissonnait et se demandait s'il devenait réellement fou ou abruti en s'entendant lui-même, tout seul, répéter comme sa nièce, et jusque sur le ton de mélodie tragique de Marsa :

—Je ne sais pas !... Je ne sais pas !

Il crut pourtant de son devoir d'aller apprendre au prince l'arrêt qu'avait rendu l'illustre médecin de la Salpêtrière.

Puis il demanda à Zilah :

—Quelle est votre décision ?

—Général, répondit Andras, tout ce que vous ferez sera bien fait. Mais, une fois pour toutes, rappelez-vous que je veux désormais vivre seul..., tout seul... et ne me parlez à l'avenir ni du passé, qui est cruel, ni de ce présent, qui est sinistre... Il me prend une fantaisie...

—Laquelle ?

—Je veux désormais vivre en égoïste !

—Cela vous changera, fit le général stupéfait.

—Et me consolera, ajouta Andras.

XXI

Le soir même du jour où le paquet de lettres venait de tuer tout un bonheur, toute une foi, entre les mains d'Andras, le prince hongrois se présentait, rue d'Aumale, pour souffleter Michel Menko.

Ce Menko ! Cet enfant qu'il aimait comme un frère aimé aime son frère ! Cet homme pour lequel il rêvait des destinées de gloire, Michel, Michel Menko l'avait trahi comme le dernier des misérables, et frappé avec une perardie de lâche. Oui, c'était à l'heure de l'irréparable, à la sortie de l'église, quand il était trop tard ou plutôt quand il était temps de frapper à coup sûr et de faire la blessure la plus atroce, c'était alors que Menko venait dire :

—Mon cher prince, cette femme que vous épousez, eh bien, vous ne savez pas ? Elle a été ma fiancée !... Oui, ma fiancée ! Et, tenez, lisez, voyez, voyez comme elle m'aimait ! si j'eusse voulu l'épouser !

Michel eût été là que, brutalement, de ses mains nerveuses, Andras eût saisi le jeune homme à la gorge et l'eût étranglé sur place...

Rue d'Aumale, le prince ne trouva pas Menko.

—Monsieur le comte est parti hier ! lui répondit le domestique.

—Hier !... Où est-il allé ?

—Monsieur le comte a dû s'embarquer aujourd'hui même au Havre pour New-York... Monsieur le comte ne nous a pas dit, du reste, exactement où il allait... En Amérique !... Nous ne savons pas... Nous savons seulement, le cocher Pierre et moi, que M. le comte ne reviendra plus à Paris... Nous sommes cependant encore à son service... Nous attendons ses ordres...

Le domestique ajouta, hésitant un peu :

—Est-ce que monsieur n'est pas monseigneur le prince Zilah ?

—Pourquoi ? demanda Andras.

(A suivre.)

LIVRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS :

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition ; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VIE DE MADMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, 1 vol. in-8, 240 pages. Prix 50 cts.
LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet ; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Lauguère ; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt. ; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 50 cts.
LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet ; un vol. in-8. Prix 30 cts.
LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
MONSIEUR PLESSIS, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'Abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse ; un vol. in-12. 25 cts.
MONSIEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame ; un vol. in-12. Prix 25 cts.
TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

Le BAUME de JEUNESSE
DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

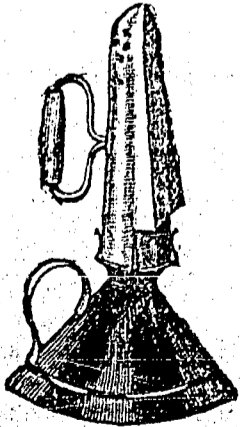
Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

FLACON D'ESSAI SEULEMENT 50c.

NOUVEAU FER A REPASSER.

1er Prix à l'Exposition Provinciale DE 1884.



Brevet du Capit. CHAIGNON.

Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50c. J. U. FOUCHER, seul prop., 710 Rue Ste-Catherine, Montréal.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.
AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba
 112 RUE ST. FRAS-XAVIER.
 Boite B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir
BRILLANT.

William Snow
 FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES
 2025 Rue Notre-Dame, Montreal.
 Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

L. C. de TONNANCOURT
MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
 Vient de recevoir un Assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Ecosaises.
 COUP GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

"L'ART ET LA MODE"
JOURNAL ILLUSTRÉ
 Publié à Paris tous les Samedis.

Cette publication a une grande circulation et convient surtout à la classe aisée.
 Prix de l'Abonnement : \$12 par An.
 Frais de poste non compris.
 S'adresser : RUE HALEVY, No. 8
 En face de l'Opéra, à Paris.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
25 cents la boîte.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop ; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.
50 cents le flacon.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infailible contre la Toux ; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite ; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

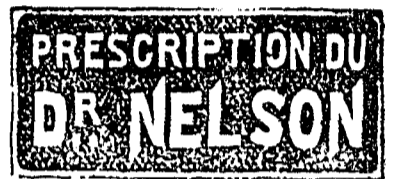
LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens, 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL



GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.
PRIX 25 CENTS LA BOITE.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La Poudre CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.



LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin pour enfants d'aucun âge.
PRIX 25 CENTS.
 Enregistrée à Ottawa.
LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La PRESCRIPTION du DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

LORGE & CIE

CHAPELIERS

PARISIENS



LORGE & CIE

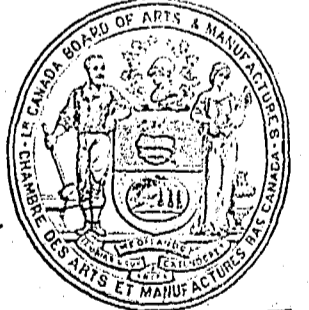
CHAPELIERS

PARISIENS



—21—
 Rue St-Laurent

MONTREAL.



A VENDRE.

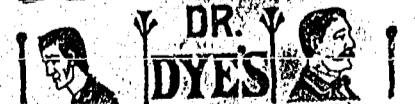
10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage
 De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—
 Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,
 Coin des Rues Dorchester & Sanguinet,
 MONTREAL.

30 DAYS TRIAL



DR. DYES'
 (BEFORE) (AFTER)
ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC MEN ADVISERS are sent on 30 Days' Trial TO MEN ONLY YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSE and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address
VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.